



## COULEUR ET VIE

Il est matin : les moineaux pépient. Je me réveille mais laisse les yeux clos. J'écoute. J'attends. Les points lumineux et colorés que génèrent la lumière dans l'obscurité des paupières pétillent en gerbes et feux d'artifices. Avec de l'imagination, ils forment des images ; avec de l'émotion en prime, ils s'assemblent en des rêves éveillés. Et demain, demain, c'est le grand carnaval de Venise...

Mais la vie possède ses dures réalités, la fête encore lointaine à l'inverse du lycée et de ses cours monotone ment éducatifs. Je m'extirpe donc de mon lit vers la fraîcheur matinale. Pourtant, je ne me sens pas alerte : j'ai la vision brouillée. Angoisse. Un étai qui me serre. À la gorge. Étrange et inhabituel !

— Allons, après une bonne giclée d'eau froide, ça disparaîtra !

Pourtant, devant le petit-déjeuner puis le trajet maison-lycée, ma vision ne change pas d'un iota. Et j'ai le temps d'y réfléchir longuement, d'accepter aussi cet état de choses : je vois tout en noir et blanc !

Comme dans les films d'avant-guerre ! Parfois il me semble d'avoir été projeté à travers l'écran, direct dans le tube cathodique, et atterri dans le monde de Charlot. Ou alors je me sens dans la peau d'un animal qui justement ne possède pas le même type de vision qu'un humain, tantôt plus fourni tantôt moins, tel un taureau qui ne verrait jamais le rouge que d'un gris de plomb !

Comme le camion des sapeurs-pompiers stationnant devant leur caserne ! Mes baskets blanches gardent leur éclatante blancheur ; mon pantalon noir est toujours aussi carbonique ; ma blonde copine se coiffe avec de la laque « grain de poussière » ; le dégradé de bleu que je travaille à l'instant se mêle de tons autres que bleu mais tous aussi gris, de clair à foncé, les uns que les autres.

La sonnerie de midi me libère de son étreinte glauque. Un peu de repos pour mon cerveau éreinté. Ferme les yeux. Explosion ! Comme si je recevais en pleine poire la palette barbouillée d'un peintre ! En vérité, ce n'est pas aussi conséquent, uniquement illusion optique. Seulement pour ma rétine avide de couleurs, le peu de rose visible derrière les paupières éclate aussi sûrement que le soleil déferle les rayons sur un jour de crachin perpétuel.

Mais c'est bizarre !

Malheureusement, mes copains me mettent le grappin dessus et ne me lâchent plus.

—Eh, Moshee ! Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ?

—T'as mélangé tes couleurs en cours de dessin, dis !

—T'es d'v'nu bigleux ou quoi ?

—Le savon qu'il t'a passé, le prof, dis donc ! Tu d'vrais r'commencer !

—Sympa pour lui, mec !

—T'as bien fait d'l'provoquer ! Il va en baver, Tricard ! Ha, ha, ha !

Et ça continue, ça continue, tous dans le même registre, vulgaire, grossier, à se foutre de la gueule d'un poteau ! Dans ces moments-là, les copains et les amis dévoilent leur véritable valeur humaine. Parmi ces insanités, une voix, que les beuglements rendent discrète, énonce un fait simple.

—Moshee, es-tu daltonien ?

—Ho, ho, ho ! T'es dalto ! Eh, les mecs, y va s'cogner cont'l'feu rouge !

—Les écoute pas ! Sont cons ! Sérieusement, tu... Viens !





Me tirant par le bras, on se met à cavalier à travers couloirs et cages d'escaliers sombres et cendrés pour investir in extremis le CDI. Mon ami Bilal, habituellement si calme, se précipite sur l'encyclopédie, toutefois l'ouvre doucement, presque comme un livre sacré. Son index, sûrement plus hâlé que mon teint, court sur les mots en gras, peu ou prou complexes, cherchant la clef magique. Sur laquelle j'achoppe. Me brise net. Que Bilal m'explique !

—« Dyschromatopsies : Troubles de la vision des couleurs. Il existe trois catégories : monochromatopsie, dichromatopsie et trichromatopsie anormaux. » Toi, tu ne vois plus les couleurs. Toutes ? Donc tu es... hum... un... monochromate vrai ; il te manque des... « cônes » ou qu'ils sont non fonctionnels.

C'est le silence quand il lit. Hésite.

—Il y a trop de mots... C'est une maladie. Va chez le médecin. Tiens, mon oncle, si tu veux... Il saura mieux t'expliquer.

J'acquiesce. Que dire d'autre, d'ailleurs ?

\*\*\*

Nouveau jour, nouvelle espérance. Mais identique situation. Ce matin-là, je ne me prélasser pas. Au contraire, me prépare le plus vite possible. Cependant, en quittant la maison, je crois apercevoir une drôle d'expression sur le visage parental.

Bilal m'attend au coin de la rue. Lui aussi tire une tête. Défiante.

—Viens, on va rentrer par le portail des profs.

Et il m'embarque par la manche.

—Toi, t'es un gars plus sensible que nous. Ma tante aussi est comme toi. J'ai raconté, tu sais. Et ce n'est pas une maladie pour toi mais pour tout le monde. Parce qu'elle a été atteinte elle-aussi hier. Aujourd'hui, ceux qui n'ont pas été touchés le sont. Comme moi.

« Elle s'est faite auscultée par mon oncle et a passé des tests. Dans le même jour ! Ses yeux n'ont rien, pourtant elle ne voit pas les couleurs. C'est anormal ! Elle m'a dit que c'était une punition, que les sensibles le sauront en premier puis le reste.

« C'est vrai ! Devant l'entrée du lycée, beaucoup se plaignaient. Des filles pleuraient. Le gang de Gaas t'accusait. Mais Miklos t'a défendu. Il a des problèmes de couleurs lui-aussi, bien plus différent de celui-ci. Lui, il voit trop de bleu.

« Et puis regarde les passants et écoute les conducteurs. Il y a des bouchons partout ; les klaxons hurlent après les pneus ; autos et piétons grillent les feux tricolores. Pourtant chacun sait la couleur du feu quand il sait sa place ! Surtout tout l'monde se frotte les yeux.

« Non, tu n'as rien remarqué. C'est pas grave, va.

« Moshee, ne t'énerve absolument pas aujourd'hui, d'accord ? Notre planète bleue va voir rouge !

Le temps passe comme il l'a dit. La colère et la déprime arrivent à toute allure et ne cèdent pas facilement ; l'air tranquille de Bilal lui vaut des tourments ; les profs relâchent leur sévérité. Les cours normalement bruyants deviennent aussi silencieux que des tombes.

Il est midi.

—Est-ce que ça va durer comme ça longtemps ?

—Dieu seul le sait. Eh, Miklos, viens !

L'interpellé se dandine. Il est inquiet. Il veut parler sans savoir de quelle manière. Il a du se faire refouler plusieurs fois. Bilal le comprend.

—Nous sommes prêts à croire beaucoup de choses !





Miklos se penche.

—C'est une *jettatura* !

Bilal hoche la tête. Oui, il le comprend. Moi pas. Mais j'ai vu ce qu'il dissimule innocemment dans son poing. Je quête Bilal du regard. Il sourit. Lui également a vu la belle porcelaine jaune.

Comme une photo en Fujicolor. Une prune *endorée* d'un mystérieux félin parmi les fourrés au son d'un battement de cœur plus joyeusement saccadé, dont l'éclair m'éblouie. Me fige en une statue de chair.

—C'est un appel.

Tranquillement nous le suivons d'abord dans le bus scolaire puis les rues piétonnes. Quelle désolation dans le paysage et sur le visage des hommes !

Une porte de maisonnette aveugle que Miklos referme soigneusement.

Nous sonnons. Il met longtemps à nous ouvrir. Il est étonné.

—Tu as mal caché ta bille d'or.

La maison est obscure et encombrée ; je me cogne dans les meubles disposés un peu partout. Miklos slalome gracieusement dans la brunante intérieure.

—Ouvre le volet s'il te plaît, il fait trop noir.

Nous sommes presque invisibles, même sous la lumière solaire avec nos teints bronzés au gris. Comme beaucoup d'objets.

Mais des masses nous surplombent. Ce sont les montagnes dénuées de vertes forêts qui nous encerclent, pour nous garder au chaud en leur sein et protéger le mystérieux secret de la convoitise de la foule. Elles ne sont pas invisibles alors qu'elles sont bavardes : elles étouffent l'air. Qui vibre très peu.

Un ton métallique. Repris par plusieurs voix.

—Qui parle ?

Miklos se tait. Ses soupirs sont seuls. Derrière les mâchoires et les lèvres closes.

—Miklos, fais confiance. Ta porcelaine a brillé vers nous. Sinon elle serait restée bien cachée.

Il hausse les épaules ; nous l'entendons au froissement textile.

—C'est une *ninja* !

J'adore ces billes-là : elles sont belles d'éclairs fulgurants.

—Quelle couleur, son sourire ?

—Orange.

Elle trône au centre de la paume malingre. Y étincelle. Elle est une étoile jaune-orangé au milieu des ténèbres. Elle a une auréole de lumière ; elle éclaire toute la salle... de son sourire.

Miklos débarrasse les montagnes de leurs manteaux de draps. Apparaissent ainsi des empilements de jerricans gris acier qui respirent de jeunesse dans cette pièce sans couleur...

—J'ai oublié leur gris. Mes yeux étaient déjà absents des couleurs.

« Venez.

Point d'interrogation.

Nous entrons dans une chambre surchauffée, surchargée de parfum, de bibelots et statuettes, de dentelles et tapisseries. Le lit près de la vitre veille un dormeur.

Inerte. Depuis trop longtemps.

Je suis spontanément naïf. Surtout aujourd'hui.

—Elle dort ?





Miklos baisse la tête. Craintif.  
—Elle pourrait l’être. Dis, tu sais bien peindre, Moshee... Tu... voudrais...  
m’aider...

J’hoche positivement.

—Elle aura la beauté d’un bouton de rose, nimbée de la rosée boréale. Elle se lèvera et nous chantera de sa voix de miel doré son rêve de la nuit. Nous essaierons d’en deviner le sens et d’atteindre les signes quand ils viendront à nous. Nous le partagerons pour rêver à notre tour. Elle aussi... Tu crois qu’elle sera heureuse ? Miklos ? ... Bilal ? ...

Après un silence entrecoupé de reniflements malheureux.

—Elle ne se relèvera pas. Elle est trop froide. Elle est... sans couleur... La chambre est chaude ; je le suis, toi et Bilal aussi ; elle, elle est froide...

—Elle est morte, Miklos. Et les morts n’ont plus de couleurs...

—Tu as pris celles du dehors pour les lui donner. Mais elle n’en voudra pas.

—Puisqu’elle a déjà donné les siennes aux vivants...

Miklos a l’air buté. Il fronce sûrement les sourcils.

—Non ! Elle a pris des couleurs ! Voyez sa main, là !

La main droite est bleue. Toute bleue.

—Oui, elle est comme le large. Tu sens l’odeur de l’océan. Moi, je... veux revoir ma mer... vous savez, la Manche !

Bilal a les yeux fermés.

—Moi aussi. J’aimerais bien aller jusqu’à la Méditerranée, la Mer Noire, l’Égée, la Marmara... sous le soleil.

—La main a la couleur de la mer. Or la mer est froide ; elle se réchauffe avec le soleil. Et elle dérive très loin...

—Ta mère est froide mais il te manque le soleil, Miklos. Les couleurs viennent d’elles-mêmes... avec le soleil... la vie !

—Tu veux rendre ta mère vivante...

—Pourtant tu nous rends mort, toi, lui, moi... la planète entière.

—Elle est toute bleue. Elle a ainsi une nouvelle chaleur destinée à un autre monde... loin du tien, Miklos.

Il s’enfuit hors de la pièce. Cependant, revient avec un jerrican qu’il débouche. Au rythme d’un clapotis.

—C’est ce soir, le carnaval vénitien ? Ouais ?

Alors il verse vingt litres de pourpre liquide dans n’importe quelle direction !  
Avec un sourire timide.

Bilal rigole. Quant à moi, avec ces couleurs, je trace consciencieusement sur un Jésus le portrait.

—Dites, on y va, à ce carnaval ?

\*\*\*

Nous marchons lentement tous les trois ensemble. Parfois en nous tenant la main. A chacun de nos pas, nous répandons une fine pluie colorée à l’aide de pulvérisateurs. Les gouttes de couleurs liquides s’étendent sur les surfaces dès qu’elles les touchent.

—Ça fait de jolis cadeaux, n’est-ce pas, Moshee ?

—Ouais !

Pendant que Miklos gambade, plus heureux, jouant à l’ange qui, dans les dessins animés, râpe du coton afin d’en faire des flocons, je me penche vers Bilal.

—Comment a-t-il réussi à les attraper, à liquéfier... Ce ne sont que des valeurs... de la lumière...





—Lui seul, avec Dieu, le sait...  
—Ma foi, c'est des cadeaux drôlement jolis !

\*\*\*

Il est matin, les moineaux pépient. Je me réveille mais laisse les yeux clos. La chaleur du soleil et les bribes du rêve m'habitent encore. Une *ninja* Brisée en son diamètre m'observe de son sourire. Chaud comme un croissant d'or rouge. Un « *Merci* » chuchote sur ses lèvres. Le matin est paisible... « *De nada, amigo !* »

Or la vie possède ses réalités. Je m'extrahis donc de mon lit vers la chaleur matinale. La chambre m'encourage grâce à la douceur de ses ombres. Un peu froide, peut-être... J'en ai un léger frisson. Échine hérissée.

— Allons, après une bonne giclée d'eau chaude, ça disparaîtra !

Je pose la main sur la clenche à travers les rayons quand... il me manque quelque chose !

Mais...

Mais... où est donc passée mon ombre ???

